

de ses amis. « Soyez tranquilles, leur disait-il, je serai en sûreté tant qu'il n'y aura personne au Pérou qui ne sache que je puis en un moment ôter la vie à celui qui oserait concevoir le projet d'attenter à la mienne. » Cette sécurité donna aux partisans d'Almagro tout le temps de laisser mûrir leur projet, et Jean de Herrada, officier de beaucoup de talent, qui avait élevé le jeune Almagro, dirigea leurs mesures avec tout le zèle que son attachement pour Almagro lui inspirait, et avec toute l'autorité que lui donnait sur les conjurés l'ascendant connu qu'il avait sur son pupille.

Un dimanche, vingt-sixième jour de juin, vers midi, temps de repos dans tous les pays chauds, Herrada et dix-huit des plus déterminés conjurés sortent de la maison d'Almagro, armés de toutes pièces et l'épée à la main. Ils s'avancent à grands pas vers le palais du gouverneur, en criant : *Vive le roi ! meure le tyran !* Les autres conspirateurs, avertis par un signal, se tiennent en armes à différents postes pour les soutenir. Pizarre, ordinairement environné d'une suite nombreuse, telle que pouvait l'avoir le particulier le plus riche du siècle dans lequel il vivait, n'avait alors presque personne auprès de lui, parce qu'il venait de se lever de table, et que la plupart de ses domestiques s'étaient retirés dans leurs chambres. Les conjurés passèrent les deux premières cours sans obstacle. Ils étaient déjà au pied de l'escalier, lorsqu'un page donna l'alarme à son maître qui conversait avec quelques amis dans une grande salle. Le gouverneur, qu'aucun danger n'étonnait, demanda ses armes et ordonna à François de Chaves de fermer la porte. Mais cet officier, ne conservant pas assez de présence d'esprit pour exécuter un ordre si prudent, courut jusque sur l'escalier et